

HELLÈLE

la galette



MONOLOGUE



La galette

par HELLÈLE.



JEANNE et Paulette Lantelin s'ingéniaient à aider leur mère, pauvre veuve, de santé délicate, qui gagnait péniblement leur vie à toutes trois.

Chaque jeudi, les deux fillettes employaient leur journée de congé à rendre de menus services aux gens du pays, afin de gagner quelques piécettes, les bienvenues dans la maigre bourse de Mme Lantelin.

Un jeudi de juin, il y avait eu vers midi un fort orage, accompagné d'une pluie abondante. Les deux petites étaient à l'abri: elles avaient aidé la boulangère à nettoyer le four.

Lorsque le travail fut fini, il était à peine 3 heures. Le temps s'était remis au beau.

— Vous allez jouer avec vos compagnes, sans doute? questionna la boulangère en leur remettant à chacune une petite pièce dorée.

— Oh! non, Madame, dit Jeanne, il fait beau maintenant, le soleil a déjà tout séché; nous irons jusqu'à la forêt ramasser du bois mort pour maman.

— Et comment le rapporterez-vous?

— Sur notre dos, Madame, nous n'avons pas de brouette, dit Jeanne.

— Je vous assure que c'est lourd, s'écria Paulette, qui était très vive et spontanée. Ça vous fait mal au dos, ces grosses branches en fagots!

— Nous nous reposerons en route, reprit Jeanne.

Plus âgée que sa sœur, elle était aussi beaucoup plus pondérée et réservée.

— Je vais vous prêter ma petite carriole, dit la boulangère qui était une excellente femme et s'intéressait à ces deux courageuses fillettes. Vous pourrez ainsi, avec moins de mal, rapporter une plus ample provision. Et tenez, puisque vous avez été bien gentilles pour m'aider dans mon travail, prenez cette belle galette feuilletée. Vous la mangerez pour votre gouter tantôt.

La figure des fillettes s'illumina de joie. C'était là un régal bien rare pour elles.

Ayant vivement remercié la boulangère, elles se mirent en route avec la petite carriole. Elles emportaient la grosse galette appétissante et dorée qui embaumait à travers le papier léger dont elle était enveloppée, et un verre pour boire l'eau fraîche et pure d'une petite source.

En arrivant à la forêt, Paulette avait bien envie de commencer par la collation. Mais Jeanne l'en dissuada.

— Il est encore trop tôt, dit-elle. Ramassons d'abord notre bois. Et quand nous en aurons suffisamment pour remplir la carriole, alors nous nous assoirons sur la mousse près du ruisseau, et nous mangerons notre galette.

— Cela nous donnera des forces pour la route du retour, fit Paulette avec une gambade de joie.

Toutes deux se mirent aussitôt à la tâche.

Elles se trouvaient un peu dissimulées dans le fourré, lorsqu'elles entendirent un bruit de voix. Et elles aperçurent entre les branches une fillette qui marchait péniblement en s'appuyant au bras d'une dame.

Les toilettes de ces deux voyageuses avaient dû être élégantes, mais défraîchies sans doute par la pluie d'orage et le séjour dans quelque abri de fortune, elles offraient aux yeux de Jeanne et Paulette un aspect assez piteux.

Cependant, la fillette poussait un cri de joie en arrivant à la lisière de la forêt.

— Ah! enfin, maman, nous sommes sauvées! Voici la plaine et voici le village!... Seulement... hélas!... il est encore loin le village! Je ne pourrai jamais marcher jusque-là, je souffre trop.

— Oui, le village est encore loin, ma pauvre Marguerite. Mais ne t'inquiète pas. Tu vas d'abord te reposer ici, et... Ah! voici quelqu'un, s'écria-t-elle avec joie en apercevant au même instant les petites Lantelin. Ces fillettes pourront sans doute nous porter secours.

Jeanne et Paulette s'approchèrent assez timidement, tandis que Marguerite, qui semblait à bout de forces, se laissait tomber sur la mousse au pied d'un arbre.

— Ne pourriez-vous aller jusqu'au village, mes petites? demanda la dame qui semblait elle-même très lasse. Il faut environ une demi-heure de marche, n'est-ce pas?

— Oui, Madame, répondit Jeanne.

— Ma fille s'est foulé le pied, tout à l'heure, dans la forêt, commençait à expliquer la dame.

— Mais elle se trouve mal! interrompit Paulette qui contemplait avec intérêt cette fillette à peu près de son âge.

En effet, Marguerite semblait sur le point de défaillir. Paulette s'élança vers la source et revint bientôt avec un verre d'eau fraîche dont elle bassina les tempes de la petite inconnue. Celle-ci parut se ranimer.

— Ce n'est rien, fit-elle en s'efforçant de sourire. Mais j'ai si grand faim!

— C'est que nous n'avons pas déjeuné, expliqua sa mère. Nous sommes arrivées ce matin par le train, à Saint-Marcien, et le temps semblait si beau que nous avons décidé de gagner le village à pied en nous promenant à travers la forêt. Malheureusement ma pauvre enfant a glissé, vers le milieu du parcours, sur une racine et elle s'est foulé la cheville. J'espérais qu'une heure ou deux de repos suffiraient à la remettre. Mais nous avons été surprises par l'orage. Nous nous sommes abritées tant bien que mal sous une sorte de remblai, ce qui, vous pouvez le constater, n'a pas été très heureux pour nos chapeaux et vêtements. Enfin, l'orage ayant cessé, nous avons pu nous remettre en route. Mais Marguerite souffrait

3-7-94

beaucoup de son pied malade. Et nous n'avons pu que bien difficilement, en marchant très lentement et nous arrêtant tous les cent mètres, gagner ce côté de la forêt. Bref, nous sommes bien lasses de notre équipée. Et nous n'avons rien pris depuis ce matin 8 heures.

— Madame, fit timidement Jeanne, nous avons là une galette... si vous vouliez...

— Oh! se récria Paulette en tirant sa sœur par le bras, un peu saisie de cette proposition inattendue, la galette... Jeanne, tu sais... c'était pour notre goûter!

— Oui, dit Jeanne doucement; mais moi j'ai bien déjeuné, je puis attendre à ce soir. Je vais donc donner ma part à Mlle Marguerite.

— Tu as raison, fit Paulette un peu honteuse de son mouvement d'égoïsme.

Elle prit elle-même la belle galette, si tentante, et vint l'offrir aux deux voyageuses, non sans un petit soupir de regret. Car il lui en coûtait vraiment de se priver d'un régal si rare et dont elle s'était fait fête à l'avance.

La dame avait entendu sa réflexion, et elle se rendit bien compte du sacrifice que s'imposaient ainsi les fillettes. Elle parut hésiter une seconde, mais accepta toutefois l'offre si gentiment faite.

Et les deux voyageuses mangèrent avec appétit la bonne galette exquise et nourrissante, puis burent un peu d'eau que Paulette alla rechercher à la source.

Ce léger repas parut les reconforter. Tout en mangeant, la dame fit causer les fillettes. Paulette, contente du sacrifice accompli, paraissait tout à fait apprivoisée par les manières douces et affables de cette inconnue, et elle babillait librement.

— Notre papa est mort à la guerre, dit-elle, et depuis maman est toujours malade. Aussi il faut bien que nous travaillions un peu pour l'aider.

— Où habitez-vous? demanda la dame.

— Au château.

— Comment? au château? fit l'inconnue.

— Ah! quand je dis au château, cela ne veut pas dire que nous habitons dans le château même, rectifia Paulette en riant. Non, non. Il y aurait eu pourtant de la place, puisque personne n'y venait plus depuis bien des années. Mais papa était jardinier et nous sommes restées dans la maisonnette qu'il habitait dans le parc. Maman fait des journées pour sarcler les mauvaises herbes ou s'occuper de la basse-cour quand elle est à peu près valide. Seulement, voyez-vous, le régisseur, M. Gontran, est dur et désagréable. Il menace toujours de nous mettre à la porte...

— Paulette! interrompit Jeanne effrayée de la franchise de sa sœur.

— Hé quoi! reprit Paulette, tu sais bien que c'est vrai, et tu sais combien il est exigeant pour le terme.

— Pour le terme? dit l'inconnue. Vous payez donc un loyer?

— Mais oui, Madame, et il n'admet pas un jour de retard; d'ailleurs, il ne manque pas une occasion de nous faire des misères.

— Voyons, Paulette, dit Jeanne en rougissant, on ne raconte pas ces histoires-là à tout le monde.

— Je ne les raconte pas non plus à tout le monde, protesta l'intrépide Paulette. Mais Madame n'est pas tout le monde... D'ailleurs, je n'aurais pas non plus donné ma part de galette à n'importe qui! termina-t-elle d'un petit air de triomphe.

— Elle a raison, déclara la dame. Mais ce M. Gontran n'est pas un maître absolu, il n'est que régisseur. Et les propriétaires...

— Oh! les propriétaires, interrompit Paulette, ils doivent revenir bientôt, hélas!

— Comment, hélas? se récria la dame.

— Oui, hélas! car il paraît que ce sera bien pire! Nous ne les connaissons pas du tout, ils habitaient depuis des années à l'étranger, M. le baron était consul je ne sais où. Maman elle-même ne les a jamais vus. Il paraît pourtant que papa avait gardé bon souvenir d'eux, et que le père de Mme la baronne était très, très bon... Enfin ils reviennent, paraît-il, pour tout à fait. Les domestiques sont déjà là depuis deux jours, c'est un branle-bas général. Et on dit que la baronne arrive la semaine prochaine. Mais il ne faudra pas nous trouver sur son chemin! M. Gontran nous a bien prévenues. Il ne cesse de nous répéter: « Vous verrez quand M. le baron sera là!... Il ne tardera pas à vous mettre à la porte... et si Mme la baronne vous voit par-ci... si Mme la baronne vous entend par-là... Oh! vous ne ferez pas long feu ici!... »

— Il exagère peut-être, fit doucement la dame.

— Je ne sais pas, reprit la pétulante fillette. Mais je crois bien, d'après ce que j'entends dire, qu'une baronne ce doit être terrible.

— Ah! bah! pourquoi?

— A dire vrai, je n'en ai jamais vu.

— Ah! vous n'en avez jamais vu? dit l'inconnue avec un sourire amusé.

— Non, mais je m'imagine très bien comment c'est fait une baronne : une grande dame, austère et sèche, avec une robe en soie, un bonnet de dentelle noire sur ses cheveux gris et un face à main, et devant qui il faut faire de profondes révérences...

Jeanne était scandalisée du bavardage de sa sœur, mais la dame souriait d'un air de plus en plus amusé, et la jeune Marguerite, toujours assise au pied de l'arbre, riait de bon cœur.

Lorsque les deux voyageuses eurent terminé leur petit repas, elles s'informèrent des moyens de continuer leur route.

— Si vous vouliez, Madame, proposa Jeanne. Mlle Marguerite pourrait monter dans notre carriole et nous vous conduirions où vous voudrez. Allez-vous loin dans le village ?

— Non, juste à l'entrée.

— Oh ! c'est facile alors. Nous aussi nous habitons à l'entrée. Vous voyez, on aperçoit le château ayant les premières maisons. Vous connaissez peut-être déjà le pays ?

— Oh ! oui, très bien ; j'y ai vécu longtemps autrefois.

Les deux fillettes entassèrent dans la carriole une bonne couche de feuilles mortes, et la jeune Marguerite s'y allongea assez confortablement.

Puis, cahin-caha, à travers la plaine, Jeanne et Paulette traînant la voiturette, on se dirigea

vers le village. Marguerite souffrait moins de son pied et semblait joyeuse de l'aventure.

Jeanne et Paulette n'avaient pas osé demander plus explicitement à la dame chez qui elle se rendait. Elles faisaient mille suppositions ; Paulette surtout était fort intriguée... Une parente de maître Anthime, peut-être?... ou une cousine de Mme Blanchet?...

Mais, en passant au bout de la grande avenue qui menait au château :

— Passons par ici, dit la dame.

— Oh ! non, Madame, se récria Paulette, cette avenue-là, c'est un chemin privé ; elle conduit au château...

— Oui, oui, je sais, dit la dame.

Jeanne et Paulette échangèrent un regard effrayé. Si M. Gontran les apercevait sous cette avenue avec leur carriole !

Pourtant la dame inconnue s'engageait avec beaucoup d'assurance dans l'allée ombragée, et les fillettes se décidèrent à la suivre, encouragées par Marguerite, qui leur dit :

— Ne craignez rien. Avec maman vous pouvez passer par ici.

Les craintes des fillettes étaient pourtant fondées : elles n'avaient pas parcouru deux cents mètres, qu'une voix irritée se fit entendre. C'était M. Gontran lui-même qui venait de surgir d'une allée transversale.

— Ah! petites polissonnes, je vous y prends à circuler dans le parc! et avec une carriole, encore!... Et qu'est-ce que c'est que cette drôlesse que vous traînez ainsi? Petites vanu-pieds, propres à rien, je vous le ferai payer, allez! et sitôt que la baronne sera arrivée, je lui ferai mon rapport, cela ne tardera pas!

Mais la dame, qui marchait un peu en avant et que le régisseur n'avait pas aperçue, revint sur ses pas, et regardant froidement en face cet homme emporté:

— Bonjour, Monsieur Gontran, dit-elle avec calme. Vous ne me reconnaissez pas?

Il la regarda, stupéfait, puis devint très pâle.

— Madame la baronne! murmura-t-il. Vous ici!... je... je ne savais pas que vous deviez arriver si tôt.

— J'ai, en effet, devancé mon arrivée de quelques jours. Ma femme de chambre arrive ce soir avec les bagages; j'ai commandé une voiture à Saint-Marcien.

— Et... et M. le baron? balbutia le régisseur qui semblait ne pouvoir se remettre de sa surprise.

— Il arrivera la semaine prochaine.

Paulette et Jeanne étaient restées bouche bée, stupéfaites, tenant toujours les brancards de la petite voiture dans laquelle Marguerite semblait s'amuser fort de leur surprise.

M. Gontran eut pour les fillettes un regard de colère mêlé d'inquiétude, mais il le dissimula vite, et dit avec un sourire forcé:

— Ce sont les filles du père Lantelin, votre ancien jardinier. Elles habitent toujours avec leur mère dans la maisonnette au bout du parc, ainsi que me l'avait commandé par lettre M. le baron.

— Qui avait décidé de leur laisser gratuitement ce logis, occupé depuis bien des années par leur père et grand-père; vous voudrez bien nous rendre compte où sont passés les loyers que vous leur avez fait indûment payer. Eh bien! mes petites, continuons notre route.

Le régisseur passa par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, puis s'éloigna sans mot dire.

Paulette, cependant, semblait clouée au sol.

— Eh bien? interrogea la dame en souriant.

— Alors, dit la fillette, vous... c'est vous qui... vous êtes la baronne?

— Oui, moi-même! malgré que je n'aie ni robe en soie ni face à main.

— Oh! balbutia Paulette éperdue. Et c'est Mlle votre fille que nous avons fait monter dans la carriole! si j'avais su! je n'aurais jamais osé... Excusez-nous, Madame...

— Vous excuser? mais, au contraire, je vous remercie toutes deux de votre obligeance que je saurai reconnaître. J'irai d'ailleurs, dès ce soir, voir votre mère. Et je vous invite toutes deux à venir goûter au château demain, en revenant de l'école. Je vous donnerai de la galette, dit-elle avec un bon sourire, pour remplacer celle dont nous vous avons privées tantôt... de la galette et d'autres friandises.

A l'arrivée de M. le baron, ce ne fut pas

Mme Lantelin qui fut congédiée, mais bien M. Gontran le régisseur, dont les comptes laissaient fort à désirer. Personne ne le regretta dans le pays, car il s'était montré envers tous cassant et impitoyable.

Mme Lantelin, ainsi que ses deux fillettes, enfin tirées de la misère, ne cessent de bénir le baron et la baronne.

— Eh bien! Paulette, dit un jour cette dernière en souriant, t'imagines-tu toujours les baronnes en robe de soie et bonnet de dentelles?

— Oh! non, Madame, répondit l'espiègle fillette, et je sais que certaines d'entre elles, tout au moins, n'ont vraiment rien de terrible... au contraire! Et c'est de bon cœur que je vous fais ma révérence, ajouta-t-elle en saisissant pour la baiser la main de la bonne châtelaine.

HELLÈLE.

